

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

Le troisième "Ravensbrück" de Germaine Tillion



C'est au début de février 1944 que j'ai rencontré pour la première fois Germaine Tillion. Notre convoi, les 27 000, était en quarantaine ; nous étions comme abasourdis par la découverte de la vie concentrationnaire. Avec le ton calme et mesuré d'un observateur, notre camarade nous exposait le "système". Elle cherchait à savoir et à comprendre avec sa curiosité et sa rigueur d'ethnologue, avec un grand courage aussi, car cette quête n'était pas sans risques. Germaine les a affrontés pour réunir puis ramener les preuves des crimes, comme les identités des principaux SS du camp et la bobine photographique non développée qui montrait les jambes des "lapins"

Quelques mois après le retour, dominant son épuisement et son immense peine (sa mère a été assassinée dans la chambre à gaz de Ravensbrück) elle publie une étude dans le "Ravensbrück" des *Cahiers du Rhône*. Elle est la première à montrer l'aspect économique du système concentrationnaire, grâce aux renseignements qu'elle a collectés au camp. Cette recherche de la vérité, dont elle dit qu'elle n'a jamais cessé d'être obsédée, lui fait consulter des archives, recueillir des témoignages : les nôtres, mais aussi ceux des SS au cours de leurs procès.

En 1970, Germaine Tillion lit dans la thèse d'État d'Olga Wormser, "Le système concentrationnaire", que la chambre à gaz de Ravensbrück et celle de Mauthausen sont des mythes. Elle pressent que la vérité sur l'extermination va être occultée, niée, et elle publie son deuxième "Ravensbrück"**. Depuis, l'information a fait d'immenses progrès, les tentatives de falsification de l'histoire aussi...

Surtout, on connaît de mieux en mieux "la face cachée du nazisme" qui "de par le secret qu'elle imposa, de par le personnel

spécialisé qu'elle exigea, constitua en effet le fondement de l'État, puis de la nation, tous deux réduits à se recomposer sur cette assise souterraine." (G. Tillion)

C'est pourquoi le 3^e Ravensbrück est non seulement une étude fouillée de ce camp avec de plus en plus de précision, mais une vue aérienne de l'ensemble concentrationnaire et de la place essentielle qu'il occupe dans l'entreprise hitlérienne. Le rôle qu'y joue Himmler, "le fidèle Henni" est remarquablement montré, comme aussi sa trahison en automne 1944, ce qui nous permet de mieux comprendre les contradictions de l'histoire des camps de concentration pendant leurs derniers mois.

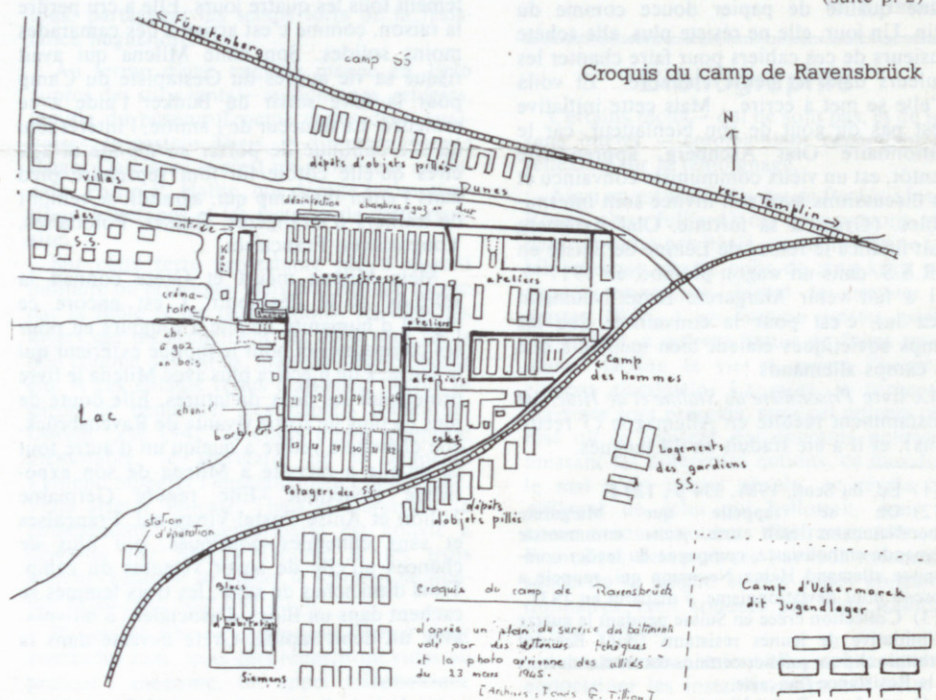
Pour tous ceux qui se demandent, je pense notamment aux nouvelles générations, "comment cela est-il possible ?" Germaine Tillion répond par une présentation du "cône concentrationnaire" où, de Hitler aux moindres exécutants, chacun

trouve sa place telle que l'a établie pour lui le national-socialisme.

C'est donc un événement important que ce 3^e Ravensbrück. Il l'est pour tous les gens de bonne foi qui cherchent à comprendre, il l'est encore davantage pour nous, les survivants, pour lesquels rien n'importe davantage que ce "cri de la vérité".

Dans cette nouvelle édition (dont une grande partie est inédite) figurent nombre de documents qui confirment et complètent notre témoignage. Et aussi des annexes très importantes. C'est d'abord les exterminations par gaz à Ravensbrück de notre camarade Anise Postel-Vinay où tout ce qu'on peut en savoir est présenté avec une rigueur et une clarté impressionnantes. Ce sont ensuite, de Serge Choumoff, les exterminations par gaz à Hartheim (annexe 2) puis celles de Mauthausen et Gusen (annexe 3). Ancien déporté et de formation scientifique, il a réuni une

(suite p. 2)



* C'est ainsi qu'on appelait à Ravensbrück les victimes d'expériences pseudo-médicales.

** Editions du Seuil - 1973.

4°P. 4616

Déportée à Ravensbrück, par Margarete Buber-Neumann

Voilà 40 ans que l'on attendait cette traduction ! (1) Dès 1946, en effet, Margarete Buber-Neumann avait écrit le récit de ses sept années de captivité vraiment singulière : d'abord en URSS, à Karaganda, en Sibérie méridionale (1938-1940), puis, sans transition à Ravensbrück (1940-1945), le NKVD l'ayant livrée à la Gestapo.

En 1947, un exemplaire du manuscrit de Margarete Buber-Neumann (2) parvient à Albert Béguin qui dirige alors la collection des Cahiers du Rhône, aux Éditions de La Baconnière, à Neuchâtel, en Suisse (3). Et tandis que le récit paraît en Suède et en Allemagne l'année suivante sous le titre de *Prisonnière de Staline et de Hitler*, à Paris, seule la première partie est retenue par les Éditions du Seuil — en collaboration avec La Baconnière — pour être traduite en français (4) sous le titre *Déportée en Sibérie*. Cette traduction sort en 1949, peu après le retentissant procès Kravchenko à Paris, au cours duquel Margarete Buber-Neumann apporta un témoignage sur les camps soviétiques qui fut pour beaucoup une douloureuse révélation. La deuxième partie de son livre concernant Ravensbrück reste sous le boisseau... jusqu'à ces jours-ci : sans doute cette traduction vient-elle à son heure, après que Margarete Buber-Neumann ait profondément ému le public français avec son ouvrage sur son amie de Ravensbrück, Milena Jesenska, femme de lettres tchèque, morte au camp (5).

Les quelque 500 pages de *Prisonnière de Staline et de Hitler*, ont été écrites d'un seul trait par Margarete Buber-Neumann, sans l'ombre d'une note personnelle, sans l'ombre d'un document, avec sa seule mémoire, claire, précise, scrupuleuse. Invitée à se refaire une santé par un riche Suédois en 1946, elle habitait, à Stockholm, une petite chambre quasi-monacale, sous le luxueux appartement du millionnaire. Au rez-de-chaussée se trouvait une petite papeterie qui vendait de ravissants cahiers aux feuillets de couleur tendre et d'une qualité de papier douce comme du satin. Un jour, elle ne résista plus, elle acheta plusieurs de ces cahiers pour faire chanter les couleurs dans sa petite chambre... Et voilà qu'elle se met à écrire... Mais cette initiative n'est pas du goût de son bienfaiteur, car le millionnaire Olaf Aschberg, apprend-elle bientôt, est un vieux communiste convaincu et ses discussions avec son invitée sont interminables. (Grâce à sa fortune, Olaf Aschberg avait financé le retour de Lénine de Suisse en U.R.S.S. dans un wagon plombé, en 1917 !). S'il a fait venir Margarete Buber-Neumann chez lui, c'est pour la convaincre que les camps soviétiques étaient bien meilleurs que les camps allemands !

Le livre *Prisonnière de Staline et de Hitler* est constamment réédité en Allemagne (7 rééditions), et il a été traduit en 14 langues.

(1) Éd. du Seuil, 1988, 334 p., 120 F.

(2) On se rappelle que Margarete Buber-Neumann était une jeune communiste allemande enthousiaste, compagne du leader communiste allemand Heinz Neumann qui, rappelé à Moscou pour déviationnisme, y disparut en 1937.

(3) Collection créée en Suisse pendant la guerre à l'initiative de jeunes résistants (dont Bernard Anthonioz) pour publier certains textes clandestins de la Résistance française.

(4) par Anise Postel-Vinay.

(5) Milena, Éd. du Seuil, 1985.

Le camp de Ravensbrück en août 1940 — Margarete Buber-Neumann ("Grete") reçoit le numéro 4 203 — est encore un camp "modèle", d'une propreté rigoureuse, mais d'une discipline de fer, grotesque et cruelle. Le camp, alors, n'abrite guère que des Allemandes : des politiques (minoritaires), et surtout des Témoin·es de Jéhovah, des "asociales" et des "droit commun". Les premières Autrichiennes, Tchèques et Polonaises commencent à arriver. Mais derrière cette façade d'ordre (comme à Auschwitz quand le jeune juif slovaque Rudolf Vrba y arrive au début de 1942 (6)), on assassine déjà : au Revier, au travail et surtout au Bunker où l'on tue les femmes par les coups, la torture et la faim. Emmi Handke, du kommando du transport des mortes, trouvait les corps décharnés par terre, repliés sur eux-mêmes dans un coin de la cellule.

En dépit de l'hostilité de vieilles communistes du camp qui la considèrent comme un traître, Grete devient Blockova, poussée par les politiques polonaises qui cherchent à enlever aux redoutables droit commun allemandes les petits "postes" du camp. Grete va s'intéresser profondément à ses "administrées". Elle cherche à comprendre qui sont ces centaines de Témoin·es de Jéhovah qu'elle apprend à connaître une à une. Elle s'apitoie sur le sort de "ses" asociales, minées par les maladies vénériennes, déjà sans structure et sans défense dans la vie normale, d'autant plus vite écrasées et dégradées dans le harcèlement des camps. Mais ces petits postes de responsabilité sont dangereux et précaires. Au moment des atroces expériences médicales sur les jeunes Polonaises (1942-1943), Grete est la secrétaire de l'Oberaufseherin Langefeld (Binz est alors simple Aufseherin au Bunker). Langefeld n'est pas une brute, elle accepte mal la cruauté des SS. Avec Grete, elle tente de protéger les "lapins". Elles sont arrêtées toutes les deux, et Grete fait 15 semaines de cachot noir, nourrie seulement tous les quatre jours. Elle a cru perdre la raison, comme c'est arrivé à des camarades moins solides. Son amie Milena qui avait risqué sa vie auprès du Gestapiste du Camp pour la faire sortir du Bunker l'aide à se remettre. La douceur de l'amitié, l'intérêt têtue qu'elle continue de porter au monde et aux êtres qu'elle côtoie lui font reprendre pied dans l'enfer du camp qui, agrandi, se remplit de milliers d'étrangères, Russes, Polonaises, Yougoslaves, Françaises, ...

Mais Milena meurt et Grete connaît la solitude et le désespoir. C'est encore ce regard d'humanité qu'elle a toujours eu pour ses compagnes et pour le monde extérieur qui la sauve. Elle n'écrira plus avec Milena le livre projeté sur les deux dictatures. Elle doute de plus en plus de sortir vivante de Ravensbrück, elle cherche à redire à quelqu'un d'autre tout ce qu'elle a raconté à Milena de son expérience soviétique. Elle repère Germaine Tillion et Anise Postel-Vinay qui, Françaises et sans ennemis politiques, ont plus de chances qu'elle de sortir vivantes du camp. Trois dimanches de suite, les trois femmes se cachent dans un Block d'asociales : à mi-voix, avec un débit rapide, Grete déverse dans la

tête bien organisée de "Kouri" (ethnologue entraînée à recueillir l'information) les principaux faits de sa captivité en U.R.S.S. "Danielle" servant d'interprète. Finalement, vers la mi-avril 1945, Margarete Buber-Neumann est libérée de Ravensbrück en compagnie de 59 autres Allemandes et vieilles politiques tchèques, avec un billet de sortie en bonne et due forme, mais sans billet de chemin de fer, et sans un pfennig. Sa longue marche de retour au travers d'une Allemagne disloquée, pour échapper à l'avance soviétique et parvenir à la ferme du grand-père bavarois, nous donne un tableau impressionnant du désarroi de cette époque.

L'inlassable curiosité humaine de Margarete Buber-Neumann, sa vivacité, son tonus sans cesse rejaillissant font du dernier tiers du livre un véritable roman d'aventures en même temps qu'un document politique et psychologique passionnant.

"Le livre de Margarete Buber-Neumann, écrivait Albert Béguin dans la postface de la première édition, me paraît se distinguer de tous ceux qui l'ont précédé sur les mêmes sujets : non seulement sa double expérience du totalitarisme a fait d'elle un témoin exceptionnel, mais surtout, de cette expérience et de la cruelle déception infligée à sa foi révolutionnaire, elle n'a pas tiré un ouvrage de discussion idéologique ou un pamphlet utilisable par telle ou telle propagande. Peut-être parce qu'elle est une femme, sûrement parce qu'à la ruine de ses croyances politiques ont survécu les mobiles généreux qui les avaient nourries... Madame Buber a perdu une espérance qui fut celle de sa vie ; elle a gardé l'amour des êtres vivants, la sensibilité au sort des personnes humaines, l'esprit sinon du communisme, du moins de la communion. Si j'ai aimé son livre dès la première lecture, c'est à la fois pour son accent de vérité qui m'obligeait à en tenir compte, et à la fois parce que, de la première à la dernière page, on vit avec des êtres qu'elle sait faire voir dans leur réalité concrète, pour avoir su d'abord porter sur eux un regard humainement fraternel."

Anise Postel-Vinay

Le 3^e Ravensbrück de Germaine Tillion (fin)

documentation considérable. Les trois annexes suivantes sont consacrées à Buchenwald et à Dachau. Dans les 7^e et 8^e on trouve les éléments d'une chronologie de Ravensbrück, des renseignements sur les grades des SS, des cartes et des plans dont ceux de la chambre à gaz "en dur" de Ravensbrück dont la plupart d'entre nous ont ignoré jusqu'ici l'existence et dont on n'est pas sûr qu'elle ait fonctionné.

Ainsi Germaine Tillion, Anise Postel-Vinay, Serge Choumoff et ceux qui les ont aidés à réaliser ce livre ont-ils apporté une contribution capitale à l'histoire des camps. Grâce à eux nous comprenons mieux ce qu'a été ce crime global contre l'humanité.

Geneviève de Gaulle-Anthonioz

Nos camarades peuvent se procurer ce livre à l'A.D.I.R. au prix de 135 F + 15 F de port.

(6) Voir le livre passionnant de Rudolf Vrba, *Je me suis évadé d'Auschwitz*, Ramsay, 1988.

Rencontre interrégionale à Saint-Etienne

La rencontre interrégionale de L'A.D.I.R. aura lieu à Saint-Etienne les 30 septembre et 1^{er} octobre 1988. En voici le programme :

Jeudi 29 septembre :

Accueil des participants à la gare SNCF.

Vendredi 30 septembre :

10 h - Réunion à la mairie de Saint-Etienne.

11 h - Départ de la mairie en car pour les Monuments aux Morts. Square Stalingrad (Châteaueux).

11 h 30 - Dépôt des gerbes.

12 h 30 - Réception à la mairie et Vin d'honneur.

13 h - Déjeuner au Carnotel (Restaurant de la Maison de la Culture).

15 h 30 - Départ en car
- Excursion à Estivareilles
- Monument et Musée de la Résistance, souvenir du maquis des monts du Forez.

Vers 19 h - Retour à Saint-Etienne.

- Dîner au Clos des Lilas.

Samedi 1^{er} octobre :

Excursion au Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire), site touristique et haut lieu de la Résistance.

"Il est difficile de trouver une commune française, dont presque tous les habitants ont accepté de courir les risques de recevoir des hôtes aussi compromettants : environ 5 000 enfants, juifs pour la plupart, dont les parents devaient être déportés en Allemagne."

9 h - Départ pour le Chambon-sur-Lignon en autocar.

10 h 30 - Rencontre avec des personnalités ayant vécu la période 1940-44 au Chambon ou au Collège Cévenol.

12 h 30 - Repas à l'Hôtel Clair Matin à la campagne.

16 h - Retour.

- Arrivée à la gare SNCF avant 18 h.

Pour vous inscrire, vous trouverez à l'intérieur de ce bulletin deux fiches à remplir. L'une est à retourner à l'Office du Tourisme avant le 30 juin, donc très bientôt. L'autre sera à envoyer à l'A.D.I.R. avant le 1^{er} septembre. Indiquez soigneusement toutes les précisions demandées.

Le Chambon-sur-Lignon, terre d'asile

Dans son cours supérieur, la Loire reçoit deux affluents du même nom : le Lignon. Illustré par Honoré d'Urfé, le plus connu parcourt la plaine du Forez. Longeant un temps les confins de la Haute-Loire et de l'Ardèche, le second rejoint le fleuve au sud de Monistrol, après avoir arrosé le Chambon-sur-Lignon.

Fief protestant depuis le XVI^e siècle, cette bourgade de 3 000 habitants — dont 100 catholiques — nous réunira le 1^{er} octobre autour du Collège Cévenol, créé en 1939 par le pasteur Trocmé.

Ce n'est ni à un homme — promu au rang des Justes par Israël, avec son cousin Daniel, en 1971 — ni à un établissement ou une chaîne d'établissements que nous viendrons rendre hommage, mais à une communauté qui, de 1940 à 1944, vivant dans le silence et la dignité sa foi en l'homme et sa lutte contre le Mal, cacha, nourrit, protégea 2 500 Juifs selon ses dires, 5 000 selon le Comité juif.

"Nous ignorons ce qu'est un Juif, nous ne connaissons que des hommes... Ce n'est pas le rôle du berger que de dénoncer les brebis confiées à sa garde", répètera aux autorités le pasteur Trocmé qui prêche et pratique la non-violence.

Comment une telle résistance fut-elle possible ?

Comment le Chambon s'imposa-t-il comme l'ultime secours européen des Juifs, la cité-refuge du Deutéronome (XIX, 10) ?

Philosophes, historiens se posèrent la question, trente ans après seulement car, la tourmente passée, toujours silencieux sur son plateau battu par les vents, le village retrouva son isolement que rompaient seuls les élèves du Collège Cévenol et, envoyés pour l'été, les enfants des villes voisines : Saint-Etienne, Lyon.

A travers le récit romancé d'un adolescent, le journaliste Philippe Bœgner retrace le séjour de ces clandestins. De leur propre initiative ou sur les conseils de quelque filière ils arrivaient au presbytère dès la descente du train. Accueillis comme élèves ou professeurs dans les sept maisons d'éducation, comme hôtes dans les fermes isolées, pourvus d'une nouvelle identité, entraînés à se réfugier, dès la moindre alerte, dans les bois proches, convoyés parfois vers la Suisse — à l'exception des jeunes gens raflés dans la Maison des Roches durant l'été 1943 — ils survécurent tous, partageant les temps forts de la résistance huguenote.

Au terme d'une enquête menée en 1976 auprès des survivants — autochtones, réfugiés, famille du pasteur Trocmé et ses deux auxiliaires, le pasteur Theis, le directeur d'école Roger Darcissac — c'est un professeur américain, Philip P. Hallie, qui dégage les motivations, les étapes et les facteurs de cette réussite.

Sur cette terre protestante pas d'objectif militaire ou politique, mais une éthique forgée par la Bible et les persécutions. Ici dans les foyers qui les accueillent, les Juifs sont reçus non comme des parias, mais comme le peuple élu. A ces enfants venus d'ailleurs, l'école se garde de demander des papiers d'identité. Durant l'été 1942, au cours d'une réception mémorable, le secrétaire de la Jeunesse s'entend rappeler l'enseignement évangélique. Venu arrêter Trocmé, Theis et Darcissac, le commandant de gendarmerie est convié à déjeuner par Magda Trocmé et les trois internés refusent de signer le serment de fidélité exigé pour leur libération.

Ils seront libérés cependant. Venus pour arrêter les Juifs, trois cars repartiront vides ou presque ; anonyme, un appel téléphonique annoncera chaque perquisition ; animées par les Quakers, les gouvernements suisse, sué-

dois, la Cimade (comité intermouvemment auprès des évacués) ou même des particuliers, des chaînes d'entraide assureront l'acheminement des enfants et aideront à leur entretien.

Pour maîtriser le Mal, outre l'impact des personnalités, la contagion de l'exemple, il fallut aussi, effaçant les différences entre les Églises et les caractères, une convergence de vues : sens de l'accueil, méfiance séculaire vis-à-vis de l'autorité, habitude du silence, de la responsabilité individuelle, source de rapidité dans les décisions, toute une morale quotidienne de refus et d'action, morale qui protégeait à la fois, nous dit Hellie, les réfugiés et les bourreaux.

Attaché à éclairer le comportement d'André Trocmé, Picard, relié à l'Allemagne par sa mère et par le soldat allemand qui, en 1918, le convertit à la non-violence, Philip P. Hallie s'interroge sur les ressemblances entre le Pasteur et le Docteur Rieux, cet athée qui, lui aussi, à Oran, en ces temps dangereux prend le parti des victimes. N'est-ce pas au Chambon, où il vécut un an, en 1942, que Camus entreprend la rédaction de *La Peste* ?

En attendant le 1^{er} octobre qui nous apportera la découverte d'un lieu où fut préservée la dignité de l'homme et nous vaudra peut-être le privilège d'une entrevue avec Magda Trocmé, quelques ouvrages peuvent nous aider à préparer cette rencontre :

Émile Fabre : *Les Clandestins de Dieu* (Arthème Fayard 1968) (Histoire de la Cimade avec un chapitre sur le Chambon).

André Trocmé : *Jésus et la révolution non violente* (Herald Press 1973), *Cévennes, terre de refuge* — Textes et documents (Presse du Languedoc - Club Cévenol ; et, consacrés entièrement au Chambon-sur-Lignon :

Histoire Magazine, mars 1981 (article illustré).

Philip P. Hallie : *Le Sang des innocents* (traduit de l'américain), Stock, 1980.

Philippe Bœgner : *Ici on a aimé les Juifs* (J.-C. Lattès, 1982).

M. S. Binetruy

Bibliographie

Certains récits — qui ne sont pas, et de loin, sans intérêt — commandent cependant une réflexion sur le témoignage.

Ainsi en est-il des *Contes de Dachau* (Joseph Rovay chez Julliard) où nous voyons vivre dans un camp privilégié, un camp vitrine (une bibliothèque, douze colis de cinq kilos pour chaque prisonnier durant le premier trimestre 1945...) un homme connu, parlant l'allemand, à qui son statut de "sous-prominent" facilite la vie et assure l'accès au combat clandestin. La mort, la torture, le dérisoire sont présents, mais cet univers organisé où se croisent des courants politiques, unissant les différentes nations, ce monde où le mal n'est jamais absolu, se révèle bien différent de celui qui ballottait, dans des kommandos dépourvus d'infrastructures, des Françaises désemparées par leur méconnaissance de la langue et des codes concentrationnaires, mais soudées par leurs traditions et leur culture.

Les femmes étaient-elles plus aptes à endoctriner les instables et passer outre les différences d'éducation ?

M.-S. B.

Mémoire ou barbarie

Au colloque organisé sous ce nom par le Centre Rachi Cvej les 30, 31 janvier et le 1^{er} février dernier, nous avons relevé, au milieu de nombreuses et intéressantes interventions celle de M^{me} Sylvia Zimmermann, avocate à la Cour, portant sur l'instruction donnée dès la maternelle aux enfants allemands sous le III^e Reich. Un lavage de cerveau particulièrement révoltant par sa précocité.

Écoutons M^{me} Zimmermann :

Je suis née après la guerre.

Dès ma petite enfance, j'ai été baignée dans l'atmosphère de la Shoah.

Par ce que j'entendais dire. Et surtout par les silences, par les ombres qui passaient dans les regards de mes parents, de leurs amis, à l'évocation de tel ou tel nom de personne, de lieu. Par les réactions surprenantes à des situations banales.

Je me souviens par exemple d'une nuit où un très fort orage avait éclaté. J'avais peut-être quatre ou cinq ans. Le bruit du tonnerre m'a réveillée. Je me suis levée et je suis entrée dans la chambre où dormait ma tante. Je l'ai trouvée assise sur son lit, dans le noir, toute habillée, avec son sac sur les genoux.

Par les images aussi : je me souviens de cette amie de maman, si blonde, si jolie.

Nous étions en vacances à la campagne. Elle est arrivée vers nous. Elle portait un chemisier sans manches, et je me rappelle m'être demandé pourquoi elle avait fait tatouer des numéros bleus sur son avant-bras.

Par la suite, j'ai essayé de creuser, de rationaliser.

Fascinée par cette période, j'ai lu beaucoup d'ouvrages à ce sujet.

Dans ma vie professionnelle, j'ai eu, en tant que membre et avocat de la LICRA (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme), l'occasion de mener diverses procédures contre des écrits nazis et néo-nazis.

Enfin, j'ai été désignée pour représenter des parties civiles dans le procès de Klaus Barbie.

Là encore, j'ai étudié à fond le dossier, j'ai lu de très nombreux ouvrages. Je croyais être infallible ou presque.

Et le procès s'est ouvert. Et les témoins ont commencé à déposer. Et je me suis aperçue que je ne savais rien.

Ce qui n'a jamais pu être rendu dans les livres ou dans les films, c'est l'histoire personnelle de chacun, ce sont les témoignages qui sortent à gros bouillon après 45 ans.

C'est également le détail insignifiant, dérisoire, qu'aucun livre d'histoire ne peut mentionner.

C'est le cas d'un témoin qui racontait l'horreur du convoi du 11 août 1944 — le dernier convoi des déportés avant la libération de Lyon. Ce train, qui comportait 650 prisonniers, devait à l'origine rejoindre le camp de Drancy, mais à la suite des attentats sur les voies ferrées, il a accompli un voyage fou de onze jours et onze nuits avant de s'arrêter à Ravensbrück, à Dachau, puis à Auschwitz.

Ce témoin disait que ce qui l'avait surtout frappé dans l'horreur de ce voyage était le manque d'eau. Il n'y avait pas d'eau à boire, pas d'eau pour se laver, pas d'eau dans les toilettes et ce dans la fournaise du mois d'août.

A ce stade de sa déposition, le témoin a mis la main à la poche, en a sorti un petit flacon, et a dit : "Vous voyez, Monsieur le président, depuis ce temps-là j'ai toujours un petit flacon d'eau sur moi, pour le cas où..."

C'est également ce témoin qui racontait l'évacuation d'un camp d'extermination où les prisonniers, qui n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes, devaient marcher pendant des centaines de kilomètres. Ils n'étaient pas alimentés et se nourrissaient d'herbe. S'adressant au président, ce témoin a dit : "Un jour, j'ai trouvé un escargot. Eh bien je vais vous faire un aveu, Monsieur le président. Je l'ai mangé..."

*
**

Certes, on l'a dit tout à l'heure, Barbie était un sadique et un pervers, qui prenait du plaisir à torturer et à tuer.

De nombreux nazis étaient probablement dans son cas. Mais toute la population ne pouvait pas être sadique et perverse.

Il serait à la limite rassurant de penser qu'on a eu affaire à une génération de monstres puisque une telle coïncidence ne pourrait se reproduire. Hélas ! il s'agissait sans doute de gens bien ordinaires, et je me suis interrogée sur le point de savoir comment une si immense partie de la population a pu arriver à ce stade.

J'ai pensé qu'une partie de la réponse pouvait se trouver dans la manière dont les jeunes étaient éduqués en ce temps-là :

Le résultat de mes recherches m'a causé un véritable choc. L'enfant allemand, dès son âge le plus tendre, prend contact avec le problème juif. Le juif incarne pour l'enfant le personnage qui viole les interdits de l'inceste, qui tue et qui mange les enfants. Au berceau déjà, l'éducation est commencée par des chants et des berceuses dont le texte fait frémir :

*Dors bien doucement
Ferme tes doux yeux
Écoute la pluie tomber
Écoute Juda hurler !
Juda a mordu le Reich
Il a déchiré le Reich allemand
Dors mon petit, bien doucement
Ferme tes yeux gentiment.*

*

*Déroulez le drapeau trempé de sang
Lâche qui songerait à lui-même...
Il approche le jour de la vengeance
Alors sortant de la misère et de la honte
Nous mènerons de victoire en victoire
la croix gammée,
Alors nous marcherons dans les feux
de l'aurore rouge
Oui, rouge, pour les bannières d'Hitler, à la mort
Quand le sang juif jaillit sous le couteau,
Cela nous fait du bien, nous fait du bien.*

*

*Le monde espère un avenir béni
Où le dernier des Juifs sera banni
Pendant des millénaires, le Juif
Selon ses rites secrets, a versé le sang humain ;
Le diable est encore à nos trousses
C'est à vous d'étouffer sa progéniture.*

Au jardin d'enfants, une des activités les plus répandues consiste à faire mimer aux

enfants des guerres, où on leur explique qu'ils doivent attaquer l'ennemi, qui naturellement est le Juif.

A l'école, plus tard, une heure par jour est obligatoirement consacrée à une "leçon de Juif" (*Judenstunde*). On y enseigne le coup d'œil de la race : l'enfant doit apprendre à distinguer un Juif d'un non-Juif à première vue et pour cela il doit s'exercer à dessiner une courbe en forme de 6 qui doit lui rappeler la forme du nez sémite.

Tout cela est renforcé par des sortes de travaux pratiques, puisque les enfants juifs sont refoulés au fond de la classe, humiliés en permanence, ce qui permet aux enfants aryens de vérifier l'exactitude de l'enseignement qui leur est donné.

Parmi les livres présentés aux enfants, qui traitaient de la question juive, il y en avait un remarquable, édité par le *Sturmer*, qui s'intitulait : "Ne te fie pas plus aux renards dans les champs qu'aux Juifs qui prêtent serment." Ce livre, luxueusement imprimé, en couleurs, était écrit par une jeune fille de 14 ans, Elvire Bauer, membre des Jeunesses hitlériennes.

En effet, dès l'âge de 6 ans, l'enfant adhérerait aux Jeunesses hitlériennes, ou *Hitlerjugend*, qui était le grand réservoir de la SS et de la Gestapo.

Cette adhésion, facultative au moment de l'avènement de Hitler au pouvoir, est très vite devenue obligatoire.

Les Jeunesses hitlériennes se divisaient en trois tranches d'âge : de 6 à 10 ans, de 10 à 14 ans et de 14 à 18 ans.

De 6 à 10 ans, l'enfant suit un apprentissage en tant que PIMF (petits pionniers). Il a un carnet de notes dans lequel apparaissent toutes les matières, et notamment la rubrique : "Développement idéologique".

A 10 ans, l'enfant passe des examens dans deux matières, jugées probablement les plus importantes dans un apprentissage, qui en disent long : examen sportif et examen d'histoire nazifiée. En cas de succès, l'enfant entre dans le *Jungvolk* (Jeune Peuple).

Klaus Barbie était d'ailleurs *Fahnleinführer*, c'est-à-dire chef de patrouille, responsable d'un groupe de 120 garçons du *Jungvolk*.

Avant son entrée dans ce groupe, le gamin de 10 ans doit prêter le serment suivant : "En présence de cet étendard de sang, qui représente notre Führer, je jure de consacrer toute mon énergie et toute ma force au sauveur de notre pays, Adolf Hitler. Je suis prêt à donner ma vie pour lui, et je m'en remets à Dieu."

L'enseignement de l'idéologie nazie se poursuit à haute dose jusqu'à l'âge de 14 ans. A 14 ans, l'adolescent entre dans le troisième groupe : ce sont les Jeunesses hitlériennes proprement dites. Il s'agit d'une organisation paramilitaire, dont la formation se situe sur trois plans : outre les sports et l'idéologie nazie, on apprend aux jeunes le maniement des armes.

A 18 ans, et même avant, le fruit est mûr...

La méthode est simple. Qui nous dit que dans un autre régime totalitaire, cela ne pourrait se reproduire ? L'unique solution pour y faire obstacle est la connaissance et la mémoire.

C'est un devoir impérieux pour nous, pour nos enfants, et pour toutes les générations à venir, de transmettre, d'enseigner et de lutter contre l'oubli.

Le retour des déportés

une série d'émissions de France-Culture

En avril et mai, quatre émissions de France-Culture, "l'Histoire en direct", ont été consacrées au retour des déportés. Conviée avec d'autres déportés à participer à la dernière, je ne parlerai ici que de celles des 2 et 9 mai qui se sont d'ailleurs en partie répétées.

Ces fragments de témoignages épars, sans contexte, sans lien entre eux, m'ont laissée interdite et je ne savais vraiment pas que dire quand on m'a donné la parole : je tiens à m'en excuser auprès des camarades qui auraient été à l'écoute ce jour-là. Je m'attendais à de l'Histoire, selon le titre annoncé, et il ne s'est agi que de fragments de souvenirs (l'ancienne directrice du Lutetia), de justification personnelle d'une politique (Henri Frénay), d'un discours civique (Raoul Dautry), d'une relation malencontreusement interrompue des dramatiques massacres de Juifs en Pologne en 1946 (Marc Hillel), de témoignages de la libération des camps de Buchenwald, Mauthausen et Bergen-Belsen (plusieurs déportés) et enfin d'un témoignage, un seul, sur le retour en France proprement dit, celui de Simone Veil, adolescente à l'époque.

Le plaidoyer pro domo d'Henri Frénay aurait mérité bien des mises au point et le terrible sujet des pogroms de 1946 en Pologne ne supportait pas d'être tronqué. Quant au témoignage de Simone Veil, s'il a déconcerté de nombreuses camarades, il a reflété, pour d'autres, une certaine réalité souvent évoquée dans le passé : sentiments d'abandon, d'amertume, d'incompréhension, voire d'hostilité quasi-générale autour de soi. Dans une nouvelle qu'elle a écrite en 1981, Violette Maurice faisait dire à l'un de ses personnages :

"Lorsque je suis arrivée — passés les premiers instants de vertige — il m'a semblé que la porte était fermée. Il est certain qu'on ne nous attendait plus. Nous avons, nous les rescapés involontaires, déjoué toutes prévisions (...).

Chacun s'est employé à me faire plaisir. Pourtant, nous dérangions un peu les habitudes et l'idée qu'ils s'étaient faite de nous. De loin, nous faisons figure d'héroïnes, et voilà qu'ils nous retrouvaient avec nos petites tresses d'autrefois, et si écrasées d'amertume que nous en devenions insupportables." (Le Poids de vivre. Maison rhodanienne de Poésie).

En 1957, Anne-Marie Bauer écrivait :

Retour

— Toc toc
— On n'entre pas
— Pourquoi ?
— Tu te moques !
tu es un carré, tu pourrais empêcher
les autres de danser en rond
au son des violons

Et encore ceci :

Réveil

Nous portons le deuil de la terre
La terre porte notre deuil
Les couleurs ne sont plus. La guerre
Égara parmi ses écueils
Les pas que nous devons faire
Sur le sol et sous le soleil
— Dites-nous... vous saurez, peut-être...
Que veut dire le mot réveil ?

(La Vigie aveugle. Mercure de France)

Et Micheline Maurel, en décembre 1945 :

Les badauds qui nous regardent
Parlent de joyeux retour...
Nous marchons d'un pas qui tarde,
D'un pas hésitant et lourd.

Nous voulions qu'on nous délivre
Des coups, de la faim, du froid,
Nous voulions tellement vivre...
Nous ne savons plus pourquoi.

Et nous regardons la vie
D'un regard épuisé,
Sentant nos forces qui plient
Au poids de la liberté...

(La Passion selon Ravensbrück,
Ed. de Minuit)

Trop d'épreuves avait brouillé les valeurs : pour ces déportés brisés, la liberté pesait... Certes, mais enfin elle était là. Et pour le grand nombre elle était le poumon du retour à la vie et à l'espoir. Au prix de souffrances inouïes — trente millions de morts, dit-on, dans cette guerre —, l'implacable système d'oppression et de meurtre de l'Homme avait été écrasé. Au fond de nous-mêmes, gravement, sans pouvoir participer à la liesse nationale, nous en éprouvions une sorte de paix. C'était l'essentiel du retour. Il aurait fallu le dire.

On comprend que des anciens déportés, meurtris dans leur jeunesse jusqu'au tréfonds, aient conçu une immense rancœur, parfois inguérissable, pour le monde qu'ils retrouvaient. Mais comment en vouloir à ce monde bouleversé qui ne trouvait pas de mots pour nous exprimer sa compassion, alors que nous-mêmes ne trouvions pas de mots pour évoquer l'abîme dont, par hasard, presque honteusement par rapport à ceux qui étaient restés "là-bas", nous sortions. Ce drame de l'incommunicable a été évoqué par Patrice Gélinet, l'animateur de l'émission. L'écrivain Jorge Semprun qui avait cru "se débarrasser" du camp en écrivant *Le Grand voyage* a déclaré que quand bien même il écrirait encore mille pages, il serait encore torturé par son impuissance à traduire l'indicible.

Un professeur d'Aix-en-Provence qui vient de lire le livre de Primo Levi sur Auschwitz *Si c'est un homme* (Julliard, 1987) m'écrit : "Je pense que Primo Levi a raison de dire que les horreurs du nazisme ne peuvent pas être comprises. Mais si comprendre est une chose, connaître en est une autre. Et même sans comprendre, il faut absolument connaître tout ce qui concerne le devenir de notre espèce."

Revenons à l'émission de France-Culture : il est regrettable que personne n'ait indiqué, fût-ce en quelques mots, en quoi la captivité concentrationnaire, avec son régime dégradant et ses froids assassinats de juifs, de tziganes et de malades, était sans commune mesure avec toutes les autres formes de captivité de l'Allemagne nationale-socialiste. Si encore aujourd'hui les gens ne savent pas, s'ils ne peuvent pas comprendre, ils doivent au moins connaître. Une émission qui se veut historique devrait se dérouler sur une toile de fond bien définie et présenter un éventail de témoignages équilibré avec soin, où réalité subjective et réalité objective seraient prises en compte.

A. P.-V.

IN MEMORIAM

Marthe Gaillard



Le 11 septembre 1986, notre amie Marthe Gaillard nous a quittées. Elle était dans sa quatre-vingtième année.

Pour elle, qui avait 18 ans quand la guerre de 1914-18 éclata, l'armistice de 1940 était une telle honte qu'elle ne pouvait supporter de

voir une photo du "maréchal" rapportée de l'école par ses enfants, auxquels elle interdisait d'aller applaudir le chef de l'État, leur disant : "Ce n'est pas votre place !"

Très tôt, son mari s'engagea dans la Résistance. Elle l'épaula de toutes ses forces en s'engageant elle-même à fond, tout en sachant qu'elle avait six enfants, âgés de 6 à 21 ans, parfaitement conscients des risques encourus par tous, car deux de ses fils s'étaient joints à leurs parents.

Elle a travaillé sous les ordres du commandant Duvernois, ex-chef régional de l'A.S. Puis aux M.U.R. comme agent de liaison des groupes francs de Lyon avec le lieutenant Petot. Elle a fait partie des équipes de camouflage avec le commandant Agostini. Elle a également participé à la répartition et à la diffusion des journaux *Combat* et *Presse de la Résistance* jusqu'au 25 mars 1944, où elle fut arrêtée au cours d'une mission spéciale. Elle devait ce jour-là remettre un pli très important à son chef.

Elle se rendit chez lui, mais le lieutenant Petot venait d'être assassiné devant son domicile. Marthe Gaillard fut arrêtée ainsi que son mari et ses deux fils. Sa fille Andrée, âgée de 8 ans, fut arrêtée également et internée un mois au fort Montluc à Lyon, où maintes fois elle a vu revenir sa mère des interrogatoires dans un bien triste état mais toujours pleine de courage. Marthe a été déportée à Ravensbrück le 1^{er} mai 1944.

Le 21 juin 1945, c'est le retour à Lyon. Elle ne possède plus rien. Son mari ne rentre pas de déportation. Il est mort à Dachau ; un de ses fils est mort à Mauthausen. Sa santé est précaire, mais elle se remet courageusement au travail. Toujours prête à accueillir et reconforter ses compagnes de déportation. Depuis de longues années, elle luttait contre la maladie, entourée et soignée par sa fille Andrée et toujours fidèle à nos réunions.

Discrète dans sa vie de résistante, elle est restée discrète dans sa vie et ses souffrances. Ses décorations ne sont sorties de leur écrin que pour son dernier voyage. Elle était chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la Médaille de la Résistance, de la croix de C.V.R., de la Croix de Guerre avec palme et de la Médaille militaire.

Le 15 septembre dernier, c'est une grande foule d'amis et de résistants qui se pressait dans l'église Saint-Antoine-de-Gerland à Lyon pour rendre un hommage bien mérité à Marthe Gaillard. Son souvenir et son exemple resteront parmi nous.

Raymonde Perrier



L'A.D.I.R. était présente...

à toutes les cérémonies consacrées au souvenir des héros de la Déportation à Paris :

- À l'Église Saint-Roch, le samedi 23 avril ; au service religieux suivi de la veillée funèbre dans la Crypte de l'île de la Cité.

- À la messe solennelle célébrée le 24 avril, dans l'Église Saint-Louis des Invalides, par le Révérend Père Riquet.

- Au Mémorial de la France Combattante au Mont-Valérien.

- Au ravivage de la Flamme à l'Arc de Triomphe.

- À la Synagogue, le 28 avril, et au Mémorial du Martyre juif inconnu.

- À la Mosquée de Paris le jeudi 5 mai.

- À l'Église réformée du Saint-Esprit le 8 mai.

Cross du Souvenir 1988



Créé il y a huit ans déjà, ce cross pédestre autour du Mont Valérien s'est déroulé cette année le mardi 10 mai dans les conditions habituelles.

La coupe de l'A.D.I.R. portait le nom de Denise Fournaise et fut gagnée par Arlette Bordas pour la deuxième année consécutive.

Denise Fournaise fut arrêtée par la Gestapo, en même temps que ses parents, le 1^{er} février 1944. Cette belle jeune fille de vingt ans, engagée depuis le début dans la Résistance, fabriquait, ainsi que sa sœur, des tracts que l'on distribuait ensuite dans les boîtes à lettres.

Le père, le lieutenant-colonel Fournaise, atteint par la limite d'âge, s'était rengagé pour la durée de la guerre. Après avoir mis en place la défense de Tours — qui résista héroïquement à l'entrée des Allemands — il avait adhéré au réseau Libération-Nord et à l'O.C.M. Après son arrestation, il passa sept semaines en prison à Angers, puis fut envoyé à Compiègne et y mourut du tétanos à l'Hôpital de Saint-Denis. Denise et sa mère, elles, étaient envoyées à Romainville. M^{me} Fournaise, malade, y demeura et fut sauvée à la Libération grâce à l'intervention du consul de Suède, M. Nordling.

Denise, partie le 13 mars pour l'Allemagne, fut envoyée dans le camp d'extermination de Rechling. Épuisée par le travail de terrassement auquel elle était condamnée, à bout de forces, elle manqua le travail un jour, fut renvoyée le soir même par camion à Ravensbrück et conduite directement à la chambre à gaz. Elle avait vingt-et-un ans.

Distinctions

Renée Bernet a été promue commandeur dans l'ordre du Mérite et Annick Burgard a reçu la croix du Mérite. Toutes deux ont été décorées par M. Fontès, secrétaire d'État aux Anciens Combattants, le 26 janvier dernier.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Gaëlle, petite-fille de notre camarade Simone Bernardeau Lemoine le 2 mai 1988.

DÈCÈS

Notre camarade Huguette Escudié, de Hyères, a perdu sa mère le 27 février 1988.

Notre camarade Jacqueline Mercier, dite Evelyn, de Cannes, a perdu accidentellement son petit-fils Jean Bouteiller, le 2 mars 1988.

Notre camarade Madeleine Perez, de Vincennes, est décédée à la suite d'un accident, le 3 avril 1988.

Notre camarade Madeleine Le Quellec, déléguée adjointe de la Seine-Maritime, qui seconda Tante Agnès pendant plusieurs années, a perdu son mari, le D^r Le Quellec le 19 avril 1988.

Notre camarade Yvette Patrigot, de Souillac-sur-Mer, est décédée le 11 mai 1988.

Notre camarade Simone Toussaint-Pâtissier, de Noisy-le-Sec, est décédée le 13 mai 1988.

Secrétariat social

Dans notre numéro 207 (novembre-décembre 1987) nous avons indiqué les conditions auxquelles nous pouvions bénéficier de l'exonération des cotisations sociales concernant les employées de maison (assurance maladie et assurance vieillesse) dans les limites de 6 000 F par trimestre, les cotisations de l'I.R.C.M. et de l'A.S.S.E.D.I.C. étant toujours intégralement dues. Une loi, datée du 5 janvier 1988 a modifié ces dispositions :

1^o A compter du 8 janvier, le plafonnement de 6 000 F est supprimé ;

2^o Les employées de maison, elles, ne bénéficient plus d'aucune exonération.

Ajoutons que si l'employeur doit bien faire la demande de cette exonération à l'URSSAF de son département de résidence, il ne reçoit pas-toujours de réponse lorsque cette dernière est favorable.

*
**

La valeur du point d'indice de pension militaire d'invalidité a été portée de 63,14 F à 63,77 F à compter du 1^{er} mars 1988.

Recherches

Notre camarade S. Bosnière, de Falaise, cherche à se renseigner sur M^{me} Cauchy, déportée à Ravensbrück et morte quelques années après son retour. Son mari, grand résistant, n'est jamais revenu.

Le maire de Falaise, le D^r German, voudrait donner leur nom à une rue, mais il n'a aucun renseignement sur eux. Quelqu'une de nous pourrait-elle lui en donner ?

*
**

Un de nos amis suisses nous demande de faire place à cet appel : "Pour essayer de rendre hommage à mes compatriotes victimes de la barbarie nazie, je recherche tous témoignages relatifs à des Suisses, anciennes résis-

tantes, emprisonnées ou déportées. De plus, pour compléter ma collection, je recherche, même photocopiés plusieurs numéros de bulletins de l'Amicale de Ravensbrück (nous transmettons la liste des ces numéros à qui de droit).

Laurent Favre, Champ d'Amont,
CH 1905 Dorenaz Suisse.

Pèlerinage à Ravensbrück

Cette année le pèlerinage de l'Amicale de Ravensbrück aura lieu du 22 au 29 juillet.

Départ de Paris par le train le jeudi 21 juillet vers 23 h, gare du Nord, en couchettes de 2^e classe. Arrivée à Berlin le lendemain vers 14 h 30. Un petit déjeuner chaud sera servi dans le train.

Par avion, départ le vendredi 22 juillet à Roissy-Charles de Gaulle à 11 heures. Arrivée à Berlin-Tegel à 14 heures.

Se renseigner auprès de l'Amicale au sujet des prix et des autres aspects du voyage : pièces d'identité, argent, change, photos et caméras, etc., et demander le questionnaire sans tarder.

Le Saint Père à Mauthausen

Le pape est un grand voyageur. Le Brésil, l'Uruguay, la Bolivie, le Paraguay en mai, et ce n'est pas fini... Il ira à Mauthausen à la fin de juin. Il y a un an, lors de son troisième voyage au pays de ses ancêtres, il est allé visiter l'ancien camp d'extermination de Maidanek.

Il y a été accueilli par une ancienne du camp, Wanda Ossowska, Polonaise, entourée d'anciens détenus sortis de cet enfer. Aux paroles de bienvenue de Wanda, le Saint Père a répliqué en rendant les honneurs à tous ceux qui ont péri dans cet horrible camp, il a béni les survivants et les a adjurés de ne jamais cesser d'être des témoins : "Ne cessez pas d'être un avertissement, comme le clame cette inscription placée sur le mur du mausolée, a-t-il dit, un avertissement pour toutes les générations qui viendront après vous, car vous êtes marqués des stigmates de la terrible existence des peuples."

Le C.O.S.O.R. nous communique :

La maison de retraite de Sainte-Musse met à la disposition des "proches" (parents ou amis) de ses résidents des duplex comprenant une cuisine-salle à manger, une chambre à coucher, des sanitaires avec douches ou baignoires. Ces duplex peuvent être réservés pour de courts séjours — de un à plusieurs jours — pour une ou deux personnes, moyennant le prix journalier de 180 à 240 francs T.T.C.

Les couples désirant séjourner à la maison de retraite en tant que "passagers" peuvent être accueillis en attente d'une chambre libre au prix de journée normal du séjour fixé par la D.D.A.S.S.

Comité des Œuvres sociales de la Résistance (C.O.S.O.R.) 89, rue de la Glacière, 75013 Paris (Tél. 45 80 84 13).

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N^o d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMERIES - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6